

**UNE FIN D'APRÈS-MIDI  
DANS LES JARDINS DU ZOO**



*BERNARD CHAMBAZ*

UNE FIN D'APRÈS-MIDI  
DANS LES JARDINS DU ZOO

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-036809-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il m'était néanmoins indifférent de prendre l'une ou l'autre de ces routes, le genre humain était pareillement perdu, et j'appris qu'un train partait pour le sud à sept heures, dix minutes plus tard.

Elio Vittorini, *Conversation en Sicile*



*pour Lou*



Faut pas croire. C'est comme cette histoire d'orang-outang qui s'est laissé mourir parce qu'il ne supportait pas la disparition de son frère. Faut pas croire ce qu'on raconte. On ne se console pas.

Je ne parle pas pour moi. Ma vie se déroule sans heurt. Ma dernière émotion forte remonte au jour déjà lointain où mon avion est tombé dans un trou d'air au-dessus de l'Altaï. J'ai pensé à resserrer ma ceinture à vérifier les pales de l'hélice derrière le hublot à la croûte de neige glacée où on se serait gaufrés vingt minutes plus tôt à la steppe miniature en contrebas à ses peupliers ocre aux anges imaginaires du Léviathan à pas grand-chose en fait à mes chaussures neuves à rien et que la nature a horreur du vide et qu'il fallait bien que ça finisse un jour. Depuis je ne voyage plus. A la place, je lis. On a les aventures qu'on peut.

Autant aller à l'essentiel. Sujet : le hasard. Au-devant de quoi nous courons, quel accident, quel regard, quelle étoile filante ou pas dans le ciel du mois d'août avec les feuilles qui se soulèvent sous le vent et l'âne à robe noire qu'on entend braire vers les platanes, quelle his-

## UNE FIN D'APRÈS-MIDI DANS LES JARDINS DU ZOO

toire dénuée ou non d'intrigue, quelle phrase avec quels mots et quels blancs pour faire tenir les sons qui la composent. Pas besoin de prendre l'avion. On part toujours à l'aventure. Sinon, franchement, est-ce que la vie vaudrait le coup.

Et comment on pourrait transcrire justement notre entendement des choses et nos sensations qui sont l'élément le plus singulier et par exemple le trouble qui nous saisit devant une femme et un peu de l'abstraite fureur qui nous agite à cause de cette foutue planète pas trop d'aplomb et encore : l'image de l'orang-outang se laissant mourir dans un paysage de forêt équatoriale détrempée, refusant de manger, ni fourmis ni ananas, ne fabriquant même plus son auvent de branches pour se protéger contre la pluie, adossé à des feuilles de bananier ruisselant de lumière, trente mètres de banians et d'espèces végétales comme on voit chez nous sous les verrières du Muséum, les yeux vides, l'envie de rien, la tristesse quand elle a gagné définitivement le combat, le cœur sûrement serré et quelle mémoire de son passage dans la forêt, vert émeraude comme sur les pages centrales des atlas, puis vert de plus en plus sombre, pareil à la menace qui plane dans les histoires de notre enfance, vert marron, bientôt noir.

# 1

Au regard qu'elle a posé sur moi, j'ai eu la sensation d'être quelqu'un d'autre.

Elle était assise sur une chaise à mi-distance entre la longue glace qui domine la rangée de banquettes rouges et la porte vitrée du café. Elle avait commandé un grog. Sa voix était douce et je ne sais quoi de rauque dans le dernier mot prononcé. S'il vous plaît. J'avais levé la tête de mon livre en l'entendant demander un grog. Je n'avais pas fini mon verre qui sentait le clou de girofle. Sur le bord de la table elle avait déposé un sac rond, en cuir, gris perle. Elle alluma une cigarette, un tabac blond. Elle n'avalait pas la fumée, gardait la cigarette entre l'index et le majeur de la main gauche, la posait sur le bord du cendrier, la reprenait, la laissait se consumer. Elle avait d'abord simplement détaché les boutons de son manteau puis l'avait enlevé. Je l'avais remarquée dès son entrée. A cause de son turban et de ses cheveux quand elle l'avait resserré. Et du silence dans le café.

De toute façon, je l'aurais remarquée. A cause de ses cheveux justement et de ses yeux. J'essayais de conti-

nuer à lire, mais je ne parvenais pas à fixer mon attention. Les lignes se chevauchaient, les virgules manquaient, les mêmes mots revenaient de page en page. Des pièces du puzzle m'échappaient. Tout s'emmêlait, une histoire de cheval et de chaos avec des horizons divers et des femmes pas trop abstraites, le genre que j'aime. Je refermai le roman, l'abandonnai sur la table en bois, auréolée par tous les verres renversés au cours de son épopée de table de bistrot, entaillée, quelques encoches comme des trophées indiens, un cœur mais maladroit, une espèce de faucille ou de lune inachevée. Je tournais mon verre dans la main, faisais glisser une goutte qui mettait un temps infini, plusieurs secondes, avant d'arriver à mes lèvres et d'y laisser moins une impression de liquide qu'une saveur de girofle. Je reposai le verre, à côté du cendrier, le même cendrier en fausse porcelaine blanche aux armes d'une bière flamande où elle écrasait la cigarette au milieu des cendres déjà refroidies.

On dit que les femmes sont plus belles l'été. Je ne sais pas. On le dit même dans des livres de philosophie. Mais je n'arrive pas à me faire une idée. Tous les trois mois je change de point de vue. L'été elles sont très belles. L'automne aussi. L'hiver pareil, plus discrètes, plus lointaines, propices à l'imagination. Voilà la vérité : les femmes développent notre faculté imaginaire (moi ça a commencé tôt dans l'enfance, la couturière qui venait à la maison avec un lot de chemisiers qu'elle posait sur la table et elle portait une robe rouge à pois légère et cintrée et le soleil passait par les rideaux de tulle à la fenêtre et remontait le long de ses jambes

comme une mousse de lumière que j'admiraïs sans que personne songeât à me faire décamper de sous la table où j'explorais mon atlas universel et quand elle se déplaçait la robe tournait à la vitesse de la terre et ses cuisses étaient aussi blanches que l'étendue du désert et les pois rouges dessinaient un de ces parasols où les souverains chinois abritent leurs épouses et en rêve je l'emmenais au bout du monde et à la fin elle repartait et le soleil avec elle et me laissait amer et qu'est-ce qu'on pouvait faire sinon imaginer qu'un jour ou l'autre ce serait mieux qu'un rêve et ensuite oublier parce qu'on ne pourrait pas vivre avec une fureur pareille chevillée au cœur). Et là, dans le café où j'attendais Quentin, je n'avais déjà plus besoin de la regarder pour la trouver belle.

Ensuite elle a bu son grog. Je remarquai ses gants d'angora prune. Je ne la regardais qu'après un détour, par le zinc, le flipper, le perroquet, les tables vides, elle un instant, les autres tables jusqu'à la banquette et la glace et demi-tour. Elle buvait à petites gorgées. Elle ne reposait pas le verre, plissait les yeux en avalant comme si le rhum la brûlait. A quoi pouvait-elle bien penser ? On peut toujours supposer : à un ami, à un concert, à un rendez-vous chez le médecin. A rien. Voilà un de mes rêves : être capable de ne penser à rien.

En tout cas, elle ne penserait rien de bien de mes élucubrations à propos de la beauté. Un truc d'homme, on n'a pas de bonne excuse à avancer. Elle regardait de plus en plus souvent vers la porte d'entrée. De temps en temps elle jetait un coup d'œil dans ma direction. Je cherchais à me donner contenance. Un moment,

## UNE FIN D'APRÈS-MIDI DANS LES JARDINS DU ZOO

j'ai failli demander au patron si Quentin n'avait pas téléphoné pour prévenir d'un retard. J'ai attendu : le patron était occupé, la tête dans les bouteilles d'alcool. Quand il est redescendu de son tabouret, j'ai gardé ma question pour moi. A quoi ça tient une histoire (une vie).

A la place, j'ai pris dans ma sacoche le livre de photos que je voulais rendre à Quentin. La couverture trouble d'un paysage filait

### DEPARDON voyages

au-dessus d'une camionnette où on aurait pu charger des pneus et des jerricanes voire un ou deux chevaux. Je l'ai feuilleté une dernière fois. Je me suis arrêté sur un plan fixe d'une femme de dos devant l'immensité du monde. Moi qui ne voyage plus, j'ai retrouvé ce qui me plaisait tant dans les voyages : les seuls matins de ma vie où je me sois levé de bonne humeur, les très longues étapes, les chambres d'hôtel nues, la constellation des êtres et des lieux, le vide et le soir dans le ciel et les poteaux parfois de travers et si ça ne vous ennuie pas la multitude des mondes intérieurs sinon on tomberait tous en miettes, les choses laissées au hasard dit-il mais pas tout à fait le cadrage, la solitude, pas la mauvaise qui vous ruine, la bonne qui fait avancer. Devant ce plan fixe, je me suis juré de repartir un jour. Et je me suis rappelé que ma mère disait Une chose est jurer une autre tenir.

Au bout de cinq minutes, Depardon a rejoint le roman sur la table. Pourquoi diable Quentin m'avait-il donné ce rendez-vous à onze heures ? Il avait laissé à Aude un message laconique : A onze heures au Suffren, oui, ce lundi, c'était important. Il appréciait le Suffren pour son côté pratique. Le café était proche de son institut. Il le considérait aussi comme un endroit tranquille où on pouvait parler. Peu d'habitues, encore moins de passants, une torpeur de bon aloi. En général, même le chien du patron somnolait.

Soudain, elle s'est levée. Un instant, je me suis dit qu'elle sortait, disparaissait à tout jamais de ma vie. Dans le même mouvement, elle remettait son manteau sur ses épaules, prenait son sac, se dirigeait vers le fond du café et contournait la table qui nous séparait encore. Elle m'a regardé. Et ce que j'ai vu alors dans ses yeux m'a ébahi.

Pas facile à expliquer, mais j'ai le sentiment d'être beau. Un sentiment inhabituel, autant le reconnaître. Pas la peine de se raconter des histoires. Pas sur tous les sujets en tout cas. Une sensation agréable et même assez renversante.

Elle m'a dit Quentin Fidzinyi. La voix douce et pas le temps d'être rauque qui avait commandé un grog s'il vous plaît. Franchement, il n'y avait pas de point d'interrogation au bout, pas d'inflexion qui eût laissé l'indice d'un doute. J'ai répondu Oui.

Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Si j'avais répondu Non, l'histoire aurait été finie avant même de commencer.

Au début, je me suis dit que ça n'engageait à rien, que Quentin allait arriver d'une minute à l'autre et que je n'aurais aucune difficulté à expliquer que, oui, je connaissais Quentin Fidzinyi, la preuve. En attendant, je me débrouillerais bien pour tourner quelques phrases qui me permettraient de voir venir et de jouer – un tout petit peu – avec la vie.

Je n'ai pas très bien entendu ses premières paroles quand elle s'est assise en face de moi. Sinon qu'elle se nommait Ada et qu'elle venait de la part d'un certain M. Janvier. J'évitais surtout de gâcher ces minutes. Elle a semblé surprise que je la vouvoie. J'ai sans doute eu tort mais j'ai obéi à ma pente naturelle. Je me sentais dans une situation incertaine. Je savais qui j'étais mais pas ce que j'étais censé faire. Peu à peu, j'ai compris qu'elle n'en savait pas beaucoup plus.

Maintenant on bavarde à bâtons rompus, la neige qui commence à tomber la vague de chaleur aux antipodes, les jeux de hasard quand un jeune gars entre et achète pour cent francs de billets gagnants un jour il faudra bien qu'ils soient gagnants parce qu'on ne peut pas tout le temps perdre, pas vrai, un billet tout neuf qu'une femme venait de lui donner dans le métro où il joue de la flûte traversière un œil sur son étui un œil sur le bout du couloir au cas où les flics se pointeraient, oui, le hasard et ce romancier qu'elle n'a jamais lu

## UNE FIN D'APRÈS-MIDI DANS LES JARDINS DU ZOO

(comme si on pouvait vivre sans eh bien oui on peut et on ne s'en porte pas plus mal et Dieu que cette fille est belle même si ce n'est pas tout à fait le mot en fait quelque chose de plus que belle quand j'aurai le temps il faudra y songer) le chien les animaux (Vous aimez les animaux Oui j'aime bien C'est quoi votre animal préféré Je ne sais pas Vous avez bien une préférence quand même) et pourquoi j'ai cédé à sa requête au lieu de répéter Je ne sais pas et pourquoi j'ai répondu l'orang-outang.

Ada ouvre son sac. Le fermoir est un guépard. Elle sort son chapeau, ses gants, un paquet de cigarettes rouge, un journal. Elle tourne les pages du journal et me montre :

les trois personnes les plus riches du monde  
ont une fortune supérieure au PIB total des  
48 pays les plus pauvres

et sans commentaire quelques lignes en dessous, de la main gauche, une bague à l'annulaire mais ça peut signifier n'importe quoi, vous lisez :

il suffirait de moins de 4% de la richesse  
cumulée des 225 plus grosses fortunes mon-  
diales pour donner à toute la population du  
globe l'accès aux besoins de base et aux ser-  
vices sociaux élémentaires (santé, éducation,  
alimentation)

c'est quoi ce canard? un instrument de propagande  
vaguement communiste? un brûlot? non, tout simple-

ment la conclusion d'un rapport très sérieux de l'ONU. J'étais habitué avec Quentin à ce genre de littérature. Parfois je n'hésitais pas à lui opposer des arguments que nous jugions l'un et l'autre raisonnables mais il révoquait cette raison-là. Ici je n'ose pas. Ada m'impressionne par sa jeunesse. D'ailleurs, je ne peux pas. Puisque je suis à la place de Quentin.

La neige continue de tomber. Je suis heureux. C'est mieux que la pluie froide de la semaine dernière et puis ce petit désordre céleste sous forme de cristaux convient à mon état. Encore une ou deux heures à ce rythme et la neige finira par former une couche qui aura une chance de tenir. Ada prend une cigarette, l'allume avec un briquet Bic lilas. Elle m'en propose une. Il faut décider très vite : j'accepte. Ma première bouffée depuis sept ans, un sacré plaisir, un arrière-goût âcre mais un sacré plaisir.

Une sonnerie de téléphone retentit. Je suis sûr que c'est Quentin. Je n'ai pas le temps de trier entre ma déception et mon soulagement, le patron a déjà raccroché, ne me parle pas, maugrée contre les impôts. Décidément c'est trop beau. Je guette, un œil rivé sur la porte d'entrée. Dehors, la neige redouble : si les Esquimaux disposent de vingt-quatre mots pour en dire les nuances, moi je suis beaucoup plus pauvre, malgré les adjectifs et le négus à la ligne au-dessus dans mon dictionnaire. Donc une toute petite tempête derrière la baie vitrée du Suffren avec les flocons qui volent par bourrasques et le va-et-vient des balais d'essuie-glaces sur les pare-brise des voitures au feu rouge.

On ne va pas rester ici tout l'après-midi. Ada s'en

excuse presque. Elle se lève la première. Je prends ma canadienne sur le perroquet et je vais payer les grogs. J'en profite pour glisser au patron Si jamais vous voyez Quentin dites-lui qu'il me téléphone ce soir. Nous sortons : je lui tiens la porte, elle passe sans un mot, je sens le froid s'engouffrer dans le café, un petit tourbillon qui me balaie les jambes puis le visage, elle se retourne et me sourit. J'ai eu le temps de saluer le guépard. Elle enfile ses gants prune. Je remonte le col de ma canadienne. Le ciel est gris tacheté de blanc. Elle dit Alors on y va ?

Qu'est-ce que je sais de Quentin ? En fait, pas grand-chose. Je m'en aperçois maintenant. On a beau se connaître depuis un tiers de siècle, être amis, oui, malgré les heures passées ensemble, les études les vacances les manifs et quoi encore quand on réfléchit, on a beau avoir discuté et aussi observé des silences qui valent bien des discussions et joué ensemble au ballon et descendu pas mal de bières et même partagé une fille (pas vraiment partagé, un été suédois, les nuits étaient courtes la pinède au bord de la mer à onze heures le soir on pouvait encore distinguer entre pile ou face qui gagnerait le droit d'emmenner la petite sœur d'Anita Ekberg dans la cabane Quentin sûr de lui avait lancé la pièce en l'air pile je gagne face tu perds mais il avait été beau perdant alors j'ai emmené Bibi elle avait une robe vichy bleue visiblement pas des tonnes de linge dessous, la même le lendemain pour le tour

de Quentin), oui, on a beau avoir des souvenirs en commun, finalement on ne connaît d'autrui que des fragments épars sans trop de lien.

Cela dit, est-ce qu'on en sait beaucoup plus sur soi ? La question me dépasse. En plus, malgré les apparences, je ne suis pas sûr qu'elle m'intéresse. Quentin c'est une autre histoire.

A quarante-neuf ans, il a soldé son compte bancaire. A trente-cinq ans, il s'est embarqué pour son premier périple africain. A trente ans, il a soutenu une thèse en biologie moléculaire sur les acides nucléiques. A vingt ans, il a sauvé une jeune femme de la noyade. A sept ans, il n'a pas pleuré quand il a appris la mort de son père. Il est né à Budapest trois semaines avant moi. A seize ans, il a débarqué dans mon lycée. A dix-sept ans, il a eu un sérieux accident et il a conservé une légère raideur dans un genou. A trente-trois ans, il s'est offert une veste d'alpaga pour être témoin à mon mariage. A quarante-trois ans, pour sa mère il a fait l'impossible. Il a été radié par le conseil de l'ordre des médecins. Il a choisi de rompre les amarres. Il connaît Depardon : il a travaillé avec lui à l'occasion d'un long métrage et considère qu'un type qui plante dans son jardin un platane et un palmier côte à côte force l'admiration. Il connaît aussi des fous et M. Buzenac : à ce qu'il assure, les fous sont adorables et M. Buzenac lui a prescrit des lunettes à verres correcteurs faibles dont il se dispense. Il fume des petits cigares et boit des whiskies sans glaçon. Il ne mange pas d'endives mais précise volontiers que ça ne prêle pas à conséquence. Il porte des bretelles. Il loue un deux-pièces au

# Du même auteur

## POÈMES

& le plus grand poème par-dessus bord jeté  
*Seghers, 1983*

Corpus  
*Messidor, 1985*

Vers l'infini milieu des années quatre-vingt  
*Seghers, 1987*

Italiques deux  
*Seghers, 1992*

Entre-Temps  
*Flammarion, 1997*

Échoir  
*Flammarion, 1999*

## ESSAIS

Le Principe Renaissance  
*La Sétérée, 1987*

La Dialectique Véronèse  
*La Sétérée, 1989*

Œil noir (Degas)  
*Éditions Flohic, 1999*

ROMANS

L'Arbre de vies  
*François Bourin, 1992*  
*et Éd. du Seuil, coll. « Points », n° P406*

L'Orgue de Barbarie  
*Éd. du Seuil, 1995*  
*et coll. « Points », n° P294*

La Tristesse du roi  
*Éd. du Seuil, 1997*

Le Pardon aux oiseaux  
*Éd. du Seuil, 1998*

RÉCIT

Martin, cet été  
*Julliard, 1994*